

ORDÉRIC VITAL SUR LES RAPPORTS ENTRE LATINS ET GRECS
À LA VEILLE DE LA DEUXIÈME CROISADE

Marc Carrier
Université McGill

À l'instar de plusieurs chroniqueurs occidentaux du XII^e siècle, la vision œcuménique d'Ordéric Vital à la veille de la deuxième croisade reposait moins sur les considérations théologiques concernant l'unité des Églises que sur l'espoir, aussi improbable soit-il, de voir un jour se réaliser une coopération durable entre chrétiens orientaux et occidentaux contre l'infidèle musulman. En effet, l'idéal de fraternité qui avait animé la chrétienté au moment de la première croisade avait grandement souffert des malentendus occasionnés par cette expédition, de sorte qu'un sentiment chronique de suspicion s'était développé entre Occidentaux et Byzantins durant les premières décennies du XII^e siècle. Cette méfiance était de surcroît exacerbée par l'enjeu de la principauté d'Antioche, revendiquée à la fois par les empereurs byzantins et par les partisans de la cause normande en Orient, et dont le contentieux laissait constamment planer le risque d'un conflit armé entre chrétiens. Pour les chroniqueurs de l'époque, le manque d'unité entre Latins et Grecs était certainement troublant, puisqu'il mettait en péril la mission chrétienne contre les ennemis de la foi. Leurs inquiétudes se confirmèrent d'ailleurs au moment de la deuxième croisade : les Byzantins, tenus en partie responsables de l'échec de l'expédition, étaient vus désormais comme les perturbateurs, voire les traîtres, de la cause chrétienne en Orient. La fraternité chrétienne avait vraisemblablement échoué.

C'est du moins la conclusion que tire ordinairement l'historiographie moderne en ce qui concerne l'évolution des rapports entre Latins et Grecs durant la première moitié du XII^e siècle¹. S'appuyant sur les ouvrages écrits au lendemain de la deuxième croisade et qui dénoncent la perfidie des Byzantins, les historiens perçoivent généralement un accroissement des tensions après la première croisade qui annonçait déjà la tournure des événements lors de la fatidique expédition de 1147-1149. À vrai dire, l'organisation de cette deuxième croisade fut en grande partie inspirée du modèle de la précédente, de sorte que les participants nourrissaient probablement d'anciennes rancunes envers les Grecs avant même leur départ. Par exemple, nous savons que trois ouvrages relatifs aux croisades furent offerts en cadeau à Louis VII vers 1137 par un certain Guillaume de Grassegals, notamment les récits de Raymond d'Aguilers, de Foucher de Chartres et de Gautier le Chancelier². M. Bull a également souligné que la chronique de Robert le Moine, fortement critique à l'égard des Byzantins, circulait à la cour capétienne durant les années qui ont précédé cette croisade³. Enfin, rien ne nous empêche de croire que d'autres récits notables, tels les *Gesta*

¹ Voir entre autres : M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204 : A Political History*, 2^e éd., Londres et New York, 1997, p. 11 ; S. RUNCIMAN, *The Eastern Schism. A Study of the Papacy and the Eastern Churches During the 11th and 12th Centuries*, Oxford, 1955, p. 128 ; V. G. BERRY, *De profectioe Ludovici XI in Orientem – The Journey of Louis VII to the East*, New York, 1948, p. xxxii.

² J. RUBENSTEIN, « Putting History to Use : Three Crusade Chronicles in Context », *Viator*, 35 (2004), p. 131-168, et plus particulièrement p. 150-152 ; *Monitum Willelmi Grassegals militis ad historias belli sacri*, Recueil des historiens des croisades, Hist. Occ., III, 1866, p. 317-318. Voir également : J. M. POWELL, « Myth, Legend, Propaganda, History : the First Crusade, 1140-ca. 1300 », dans *Autour de la Première Croisade*, dir. M. BALARD, Paris, 1996, p. 131.

³ M. BULL, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement : Hugh of Vermandois and Louis VII », *Nottingham Medieval Studies*, 50 (1996), p. 42-43. Bull précise d'ailleurs : « Robert's version of events was the 'best seller' which dominated how educated

Francorum, étaient disponibles à l'abbaye de Saint-Denis qui jouissait d'une imposante collection d'ouvrages pour son époque⁴. Or, si ces ouvrages n'avaient pas suffi à influencer le ton de l'expédition en ce qui a trait aux Byzantins, d'autres facteurs hostiles à leur endroit ont sans doute joué un rôle dans la préparation de la croisade. En effet, avant son départ, Louis VII reçut des ambassadeurs envoyés par le roi normand Roger II, qui l'invitèrent à emprunter la route maritime via la Sicile pour se rendre en Orient, probablement dans le but de former une alliance militaire contre les Byzantins⁵. En 1145-1146, le roi français avait également entretenu à sa cour des envoyés du prince d'Antioche Raymond de Poitiers, qui l'ont fort probablement informé de l'hostilité des Byzantins à l'endroit des Latins d'Orient en 1137 et en 1142⁶. Bref, l'ensemble de ces facteurs permet de supposer un triste bilan de l'état de la fraternité chrétienne à la veille de la deuxième croisade : la récurrence d'une tradition littéraire hostile aux Byzantins et les diverses tractations normandes à leur endroit nous laissent en effet croire que l'issue des rencontres entre Latins et Grecs était décidée avant même le départ de l'expédition, comme la conséquence logique d'une rancune latente qui grandissait entre chrétiens depuis le début du XII^e siècle.

Mais ce tableau des événements, dont l'interprétation découle en grande partie d'ouvrages écrits au lendemain de la deuxième croisade, est-il réellement représentatif de l'esprit de fraternité qui animait les rapports entre chrétiens avant cette funeste expédition ? Après tout, la chronique contemporaine d'Odon de Deuil, qui nous offre à bien des égards la relation la plus complète des événements, est si critique envers les Byzantins qu'il est difficile de ne pas y voir une diatribe nourrissant un dessein politique bien précis⁷. Qui plus est, des études récentes ont démontré que la vision anti-byzantine d'Odon ne peut être tenue pour représentative de l'opinion populaire de son temps, ce qui remet même en cause l'hypothèse d'une détérioration décisive des relations gréco-latines après la croisade⁸. Or, en raison de la crédibilité parfois douteuse des témoignages ultérieurs à la croisade, il nous importe naturellement de réévaluer notre compréhension des circonstances qui prévalaient avant cette expédition. En effet, l'hypothèse d'un sentiment anti-grec chez les organisateurs de la croisade n'est guère définitive. Contrairement à l'idée généralement reçue, la littérature qui inspira les organisateurs de l'expédition était variée et non pas unanimement hostile aux Byzantins. Par exemple, la chronique d'Albert d'Aix, généralement favorable envers les chrétiens orientaux, était en circulation dans la région du Rhin vers 1146-1147 et influença sans doute positivement les participants allemands de la croisade⁹. Le recueil d'ouvrages remis à Louis VII par

Europeans and those exposed to their ideas came to remember the First Crusade at around the time that Louis VII was turning his thoughts to the East. »

⁴ J. PHILLIPS « Odo of Deuil's *De profectione Ludovici VII in Orientem* as a Source for the Second Crusade », dans *The Experience of Crusading. Volume 1 : Western Approaches*, dir. M. BULL et N. HOUSLEY, Cambridge, 2003, p. 84. Phillips considère que les *Gesta Francorum* et la chronique de Raymond d'Aguilers figuraient fort probablement parmi ces ouvrages.

⁵ P. MAGDALINO, *The Empire of Manuel I Komnenos (1143-1180)*, Cambridge, 1993, p. 50-51.

⁶ J. PHILLIPS *Defenders of the Holy Land. Relations Between the Latin East and the West (1119-1187)*, Oxford, 1996, p. 74-76.

⁷ H. Mayr-Harting propose que le récit d'Odon se voulait propagandiste, visant à stimuler un sentiment anti-grec en France en vue d'un projet de croisade contre Byzance en 1149-1150. ; H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade and the Monastery of Saint-Denis », dans *The Culture of Christendom. Essays in Medieval History in Commemoration of Denis L. T. Bethell*, dir. M. A. MEYER, Londres, Hambledon Press, 1993, p. 225-241. J. Phillips propose néanmoins une réhabilitation nuancée de l'ouvrage : J. PHILLIPS, « Odo of Deuil's *De profectione* », p. 80-95.

⁸ T. REUTER, « The 'Non-Crusade' of 1149-1150 », dans *The Second Crusade : Scope and Consequences*, dir. J. PHILLIPS et M. HOCH, Manchester, 2001, p. 159. ; J. PHILLIPS, « Odo of Deuil's *De profectione* », p. 88. Voir également notre propre réflexion sur cette question : M. CARRIER, *L'image des Byzantins et les systèmes de représentation selon les chroniqueurs occidentaux des croisades (1096-1261)*, thèse doctorale (Université de Paris I, 2006), p. 305-311.

⁹ S. EDGINGTON, « Albert of Aachen, St Bernard and the Second Crusade », dans *The Second Crusade : Scope and Consequences*, p. 59.

Grassegals, quant à lui, était composé du récit de Foucher de Chartres, sans doute la version de la croisade la plus clémente envers les Byzantins¹⁰. Et bien que la chronique hostile de Robert le Moine fût connue des cercles capétiens avant la croisade, elle ne semble pas pour autant avoir influencé les décisions du roi quant au déroulement de l'expédition¹¹. À vrai dire, rien n'indique que Louis était mal disposé envers les Byzantins au moment de partir en croisade, malgré la visite antérieure des ambassadeurs d'Antioche. Le roi ne céda pas non plus aux exhortations des envoyés siciliens d'éviter la route traditionnelle par Constantinople, gênant ainsi les ambitions de Roger II à l'encontre de son adversaire byzantin¹². Somme toute, Louis ne manifesta aucune disposition agressive envers les Byzantins, que ce soit avant ou pendant la croisade. Il en va de même pour son homologue allemand, Conrad III, qui tenait l'empereur byzantin Manuel I^{er} Comnène (1143-1180) pour son « frère et ami », malgré quelques malentendus au début de l'expédition¹³. Bref, en dépit des témoignages des chroniqueurs plus tardifs, la deuxième croisade n'était pas animée par une rancune latente et unanime à l'endroit des Grecs¹⁴.

De toute évidence, notre compréhension des événements qui ont précédé la deuxième croisade s'est trop longtemps limitée au regard rétrospectif des chroniqueurs qui ont écrit au lendemain de celle-ci¹⁵. Une analyse plus approfondie des sources contemporaines nous permet en fait de nuancer, voire d'infirmer, l'idée qu'il y eut une détérioration constante et progressive des relations gréco-latines jusqu'au milieu du XII^e siècle¹⁶. Certes, les malentendus de la première croisade et le contentieux causé par la ville d'Antioche furent des obstacles importants à l'idéal de fraternité chrétienne durant les deux premières décennies du siècle. Accusé d'avoir perturbé et abandonné la croisade, l'empereur Alexis I^{er} Comnène (1081-1118) devint indubitablement une figure antagonique aux yeux des Occidentaux, au profit notamment des Normands de Sicile, qui désiraient légitimer leur emprise sur la principauté syrienne. Mais contrairement à l'idée généralement reçue, les sentiments anti-byzantins s'estompèrent après la mort d'Alexis. En effet, au

¹⁰ Dans son étude sur le recueil de Grassegals, J. Rubenstein a par ailleurs démontré que l'influence de ces sources sur les organisateurs français de la croisade n'était pas forcément défavorable aux Byzantins. ; J. RUBENSTEIN, « Putting History to Use », p. 153.

¹¹ L'influence d'une tradition littéraire négative auprès des participants français de la deuxième croisade demeure équivoque. Le biographe de Suger, Guillaume de Saint-Denis, affirme qu'Odon de Deuil avait consulté des récits de la première croisade avant l'expédition de Louis et qu'il avait même apporté un de ces textes avec lui en croisade, bien qu'il ne spécifiât pas lequel. À ce sujet, J. Phillips propose que ce texte fût peut-être l'ouvrage anonyme des *Gesta Francorum* ou l'un de ses dérivés, ce qui expliquerait l'hostilité subséquente d'Odon à l'endroit des Byzantins. Néanmoins, l'opinion d'Odon et des autres membres de la faction anti-byzantine de l'armée française ne semble pas avoir eu une incidence sur les décisions de Louis. ; GUILLAUME DE SAINT-DENIS, « *Dialogus* : le dialogue apologétique du moine Guillaume, biographe de Suger », éd. A. WILMART, *Revue Mabillon*, 32 (1942), p. 102-103 ; J. PHILLIPS, « Odo of Deuil's *De profectioe* », p. 83-85.

¹² T. Reuter rejette par ailleurs l'idée que Roger sollicitait l'assistance de Louis pour attaquer Byzance, un tel projet étant sans doute éclipsé par des besoins plus pressants, comme celui d'éviter un rapprochement entre le roi français et l'empereur byzantin. T. REUTER, « The 'Non-Crusade' of 1149-1150 », p. 158. Voir également : J. PHILLIPS, *Defenders of the Holy Land*, p. 85-87 ; P. MAGDALINO, *The Empire of Manuel I Komnenos*, p. 46-51 ; H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade », p. 227-228 ; M. ANGOLD, *Byzantine Empire 1025-1204*, p. 194-195 ; A. GRABOÏS, « Louis VII Pèlerin », *Revue de l'histoire de l'Église de France*, 192 (1988), p. 5-22.

¹³ *fratrem et amicum suum Manuel regiae urbis principem* ; OTTON DE FREISING, *Gesta Friderici I Imperatoris*, éd. G. WAITZ et B. SIMSON, Hanovre, *Monumenta Germaniae Historica, SS rer. Germ.*, 46, 1912, I, 64, p. 90. Otton, qui fut témoin de la croisade dans le contingent allemand, évita de discuter des détails de l'expédition sous prétexte qu'ils étaient trop tragiques, mais n'accusa pas pour autant les Byzantins comme le fit Odon de Deuil.

¹⁴ Cette hypothèse est développée davantage par H. MAYR-HARTING, « Odo of Deuil, the Second Crusade », p. 227-228.

¹⁵ Alors que nous nous sommes jusqu'ici limités au témoignage d'Odon de Deuil par souci de concision, une étude plus complète des différents témoignages de la deuxième croisade nous est fournie par G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », *Traditio*, 9 (1953), p. 213-279. L'ensemble de ces témoignages, qu'ils fussent neutres ou hostiles aux Byzantins, a grandement façonné notre compréhension des événements qui ont précédé la croisade.

¹⁶ Le thème de l'évolution de l'image des Byzantins chez les chroniqueurs occidentaux des croisades a récemment été développé par M. CARRIER, *L'image des Byzantins*, p. 203-451. Voir également B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Westerse Ogen, 1096-1204*, Assen, 1971, 295 p.

début du règne de Jean II Comnène (1118-1143), les rapports entre chrétiens occidentaux et orientaux s'améliorèrent, hormis quelques conflits avec les Vénitiens ; dès 1126, par contre, les relations étaient en général cordiales et un sentiment de coopération était certainement palpable entre les Latins et les Grecs¹⁷. Sur ce point, l'historiographie moderne manque parfois de souligner l'image réhabilitée du souverain byzantin en Europe. Jean II était en effet jugé favorablement par ses contemporains occidentaux, comme le démontrent certaines lettres de l'époque. Dans une correspondance datée entre 1122 et 1126, par exemple, l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable s'adressa « au glorieux prince et magnifique empereur de la ville de Constantinople, Jean *Calo* »¹⁸. Cette translittération du mot grec *καλο*, que certains auteurs occidentaux ont traduit par *bonus*, témoigne de la haute valeur morale de l'empereur aux yeux de ses contemporains. En fait, de son vivant, Jean se vit accorder le surnom honorable de *Kaloiohannes* autant par les historiens latins que grecs¹⁹. Jean était également reconnu pour ses services rendus aux chrétiens d'Orient : dans sa même lettre à l'empereur, Pierre le Vénérable le félicita pour sa lutte contre l'infidèle et pour son assistance envers les Latins, tout en l'exhortant à toujours se montrer bienveillant envers le roi de Jérusalem et le prince d'Antioche, dont les territoires formaient une zone tampon entre l'Empire byzantin et les territoires musulmans²⁰. Les principaux chroniqueurs de la période étaient également bien disposés envers Jean. Guillaume de Malmesbury, entre autres, admirait la disposition favorable de l'empereur à l'endroit de son Anglais, qui le rendait digne du respect de ceux-ci²¹. Ordéric Vital, pour sa part, le reconnaissait comme un empereur chrétien au pouvoir considérable et digne de l'admiration de tous.²² Ces commentaires, il va sans dire, témoignent du rapprochement qui s'effectuait à l'époque entre les Latins et les Grecs.

Parmi les auteurs mentionnés ci-dessus, Ordéric Vital (1075 - c. 1142) retient notamment notre attention en raison de sa vision particulière des relations gréco-latines durant les années qui ont précédé la deuxième croisade. En effet, Ordéric termina son *Historia Ecclesiastica* vers 1141, de sorte qu'il ne connut pas les événements après cette date, voire les circonstances qui caractérisèrent l'échec de la deuxième croisade et les tensions interconfessionnelles qui devaient en résulter. L'importance de l'ouvrage pour la première moitié du XII^e siècle n'est plus à démontrer : la chronique est aujourd'hui reconnue comme l'une des plus intéressantes de la période, même si elle n'obtint pas un auditoire important à son époque²³. Anglais d'origine mais Normand d'adoption, Ordéric se situe certainement parmi les auteurs remarquables de son temps. Admis à l'abbaye de Saint-Évroult-en-Ouche en Normandie dès son jeune âge, il se consacra à réaliser une histoire de son abbaye, qu'il étendit plus tard à l'ensemble de l'histoire des Normands. À mi-

¹⁷ Le conflit entre Byzantins et Vénitiens fut examiné par J. RILEY-SMITH, « The Venetian Crusade of 1122-1124 », dans *I Comuni italiani nel regno crociato di Gerusalemme*, dir. G. AIRALDI et B. Z. KEDAR, Gênes, 1986, p. 337-350.

¹⁸ *Glorioso principi, et magnifico Constantinopolitanae urbis imperatori Joanni Calo.* ; *Patrologie Latine*, 189, ep. XXXIX, col. 260.

¹⁹ Sur la traduction de *καλο* par *bonus*, voir OTTON DE FREISING, *Chronicon*, éd. R. WILMANS, *MGH, SS.*, 20, Hanovre, 1868, VII, 28, p. 437-438. Voir également J. GAY, « L'abbaye de Cluny et Byzance au début du XII^e siècle », *Échos d'Orient*, 30 (1931), p. 84.

²⁰ *PL*, 189, ep. XXXIX, col. 260. Bien que l'aspect louangeur de ce passage fût peut-être une façon pour Pierre d'encourager Jean à prendre un encore plus grand rôle en faveur de l'Orient latin, le ton du message était certainement favorable à la réputation de l'empereur. Voir également les réflexions de V. G. BERRY, « Peter the Venerable and the Crusades », dans *Petrus Venerabilis, 1156-1956*, dir. G. CONSTABLE et J. KRITZECK, Rome, 1956, p. 144.

²¹ Selon Guillaume de Malmesbury, Alexis I^{er} avait également été favorable aux Anglais et avait transmis cette qualité à son fils : *Anglorum tamen fidem suscipiens, precibus familiaritibus suis eos applicabat, amorem eorum filio transcribens.* ; GUILLAUME DE MALMESBURY, *Gesta Regum Anglorum*, éd. R. A. B. MYNORS *et alii*, Oxford, 1998-1999, II, 225, p. 412.

²² *Christianus enim est imperator magnaue potentiae* ; ORDÉRIC VITAL, *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, éd. M. CHIBNALL, Oxford, 1969-1980, XIII, 34, p. 508.

²³ R. D. RAY, « Orderic Vitalis and His Readers », *Studia monastica : Commentarium ad rem monasticam investigandam*, 14, 1 (1972), p. 15 ; E. MÉGIER, « Divina Pagina and the Narration of History in Orderic Vitalis' *Historia Ecclesiastica* », *Revue bénédictine*, 110, 1-2 (2000), p. 106.

chemin entre l'histoire locale et universelle, l'*Historia Ecclesiastica*, œuvre monumentale, est composée de treize volumes, s'étendant de la naissance du Christ jusqu'en 1141. Bien qu'il ait commencé à écrire vers 1115, le plus gros de son travail fut réalisé après 1123 ; mais les sections sur l'histoire de la première croisade et de l'Orient latin, qui nous intéressent ici, furent rédigées vers 1135-1137, avec des corrections et des ajouts mineurs jusqu'en 1141²⁴. Mort sans doute l'année suivante, Ordéric nous offre par son témoignage un aperçu unique de l'état des rapports entre Latins et Grecs au moment précis où ceux-ci menaçaient de se détériorer.

À bien des égards, l'*Historia Ecclesiastica* d'Ordéric Vital reflète l'ambivalence relative des relations gréco-latines au XII^e siècle. Bien que l'auteur fût favorablement disposé envers Jean II Comnène au moment de rédiger son texte, son impression générale des Byzantins, et notamment de l'empereur précédent, Alexis I^{er}, était parfois ambiguë. En effet, fidèle aux traditions littéraires antérieures, dont entre autres certains récits dérivés des *Gesta Francorum*, Ordéric se montra généralement hostile envers la politique d'Alexis pendant la première croisade²⁵. Sur ce point, le chroniqueur anglo-normand ne se distinguait guère de ses contemporains, qui dénonçaient toujours la perfidie de l'empereur envers les premiers croisés, et cela plusieurs années après les événements²⁶. Autre tendance notable, les accusations des chroniqueurs occidentaux se généralisaient de plus en plus à l'ensemble des Byzantins, alors qu'elles avaient autrefois été plutôt limitées aux empereurs²⁷. Ordéric se conformait ainsi aux tendances de son époque en dénonçant plus systématiquement l'absence de loyauté inhérente aux Grecs, de même que leur nature volatile, leur loquacité, leur lâcheté, leur décadence, voire leur caractère efféminé²⁸. Bien qu'il adoptât un ton anti-byzantin par endroits, l'auteur pouvait également se montrer favorable envers Alexis et ses sujets dans d'autres parties de son récit. Prônant une vision œcuménique de la chrétienté, Ordéric était en effet porté à tolérer les défauts des Byzantins, puisque ceux-ci étaient chrétiens²⁹. Quant à Alexis, le chroniqueur anglo-normand était en mesure de reconnaître que l'empereur n'avait pas toujours été détestable envers les Latins et qu'il était par moments digne d'un certain mérite. Puisant dans l'historiographie anglaise de la fin du XI^e siècle, Ordéric souligna comment l'empereur s'était autrefois démarqué par son hospitalité envers des réfugiés anglais qui avaient fui les persécutions des Normands et qui espéraient fonder en Orient une « Nouvelle Angleterre »³⁰. L'image d'Alexis n'est donc guère uniforme tout au long du récit : si celui-ci est qualifié de tyran cruel et inique au moment de la première croisade, ailleurs dans le texte il est présenté comme un souverain « prudent et bon, audacieux et généreux, et aimé

²⁴ M. CHIBNALL, *Ecclesiastical History*, vol. 1, p. 1-48. Voir également E. ALBU, *The Normans and Their Histories : Propaganda, Myth and Subversion*, Woodbridge, 2001, p. 180-213.

²⁵ Dans le contexte de la première croisade, Ordéric percevait Alexis comme un tyran inique et cruel, et lui réservait généralement les pires qualificatifs : *perspicax, industrius, machinatus, callidus, facundus, fallendi artifex ingeniosus* (ORDÉRIC VITAL, IX, 6, p. 42 et 46) ; *sollers Augustus, infidus imperator, vafer explorator, perfidus traditor* (X, 20, p. 326, 334 et 338). Quant aux gestes de l'empereur : *fucatis gestibus* (IX, 6, p. 48) ; *fraudulentos mores* (IX, 7, p. 56) ; *versutasque malignitates* (X, 20, p. 334) ; *stolide tripudiat* (X, 20, p. 338). Pour l'histoire de la croisade, Ordéric s'inspira de l'*Historia Ierosolimitana* de Baudri de Dol, qui constitue une version remaniée des *Gesta Francorum*. ; M. CHIBNALL, *Ecclesiastical History*, vol. 5, p. xiii-xiv.

²⁶ Voir entre autres GUILLAUME DE MALMESBURY, IV, 349, p. 610.

²⁷ À ce sujet, voir M. CARRIER, *L'image des Byzantins*, p. 97-112 et 233-240.

²⁸ ORDÉRIC VITAL, X, 12, p. 274 et XIII, 34, p. 504. Pour la même période, ces accusations se retrouvent également chez GUILLAUME DE MALMESBURY, III, 262, p. 484 ; IV, 349, p. 610 ; IV, 387, p. 692 et GAUTIER LE CHANCELIER, *Bella Antiochena*, RHC, Hist. Occ., V, 1895, p. 81-82.

²⁹ *Greci autem Christiani sunt*. ; ORDÉRIC VITAL, IX, 6, p. 48. Malgré la déloyauté des Byzantins, Ordéric croyait en fait qu'il valait mieux faire la paix avec eux plutôt que risquer un manque d'unité face à l'infidèle. ; ORDÉRIC VITAL, X, 12, p. 274-276.

³⁰ ORDÉRIC VITAL, VII, 5, p. 16.

de tous »³¹. Or, ces images contradictoires démontrent non seulement l'ambivalence relative de la perception d'Ordéric, mais également sa tendance à refléter les traditions littéraires et populaires de son temps.

Sur d'autres aspects, par contre, Ordéric se distinguait clairement de ses contemporains. Alors que la plupart des chroniqueurs français et normands s'opposaient aux Byzantins en raison de l'enjeu de la principauté d'Antioche, Ordéric professait une opinion plus nuancée du problème. Nous avons vu que le contentieux au sujet d'Antioche, occasionné par le refus du croisé normand Bohémond de Tarente de remettre la ville à Alexis I^{er} en 1098, était devenu un facteur important de discorde entre Latins et Grecs pendant la première moitié du XI^e siècle. Mais là où les chroniqueurs de l'époque préféraient se faire l'écho des efforts propagandistes de Bohémond contre les Byzantins, Ordéric dénonçait plutôt la politique expansionniste agressive des Normands dans le bassin méditerranéen. À ses yeux, les Byzantins, malgré leurs tares, étaient les victimes de la violence illégitime des Normands, tout comme les Anglais l'avaient été de celle de Guillaume le Conquérant quelques années auparavant. Ainsi animé par un sentiment de justice, Ordéric était contraint de reconnaître qu'Antioche revenait de droit aux Byzantins, puisque la cité avait autrefois fait partie de leur empire³². Ce faisant, le chroniqueur anglo-normand ne reniait pas comme telle la cause des Latins en Orient, ni même son allégeance envers son pays d'adoption. Bien qu'il n'eût pas une goutte de sang normand dans les veines, Ordéric dédia après tout l'ensemble de son œuvre aux exploits et à la vaillance de ce peuple, au point qu'il aurait sans doute été plus pertinent qu'il intitule son ouvrage *Gesta Dei per Normannos* plutôt qu'*Historia Ecclesiastica*³³. Mais en dépit de ses sentiments nationaux, l'auteur refusait de se faire le défenseur aveugle des ambitions normandes en Orient, surtout lorsque celles-ci se faisaient aux dépens de l'unité chrétienne contre l'ennemi musulman³⁴. Ce constat explique sans doute pourquoi Ordéric préférait des interprétations plus justes, voire réalistes, des événements liés aux relations entre chrétiens occidentaux et orientaux, contrairement aux explications plus tendancieuses et camouflées de ses compatriotes. Pour le traité de Déabolis en 1108, qui avait finalement tenu en échec les ambitions de Bohémond en Orient, Ordéric fut en effet l'un des rares chroniqueurs occidentaux à interpréter les événements en faveur d'Alexis I^{er}, sans tenter de déformer l'issue de l'accord au bénéfice des Normands³⁵. Déchiré entre la cause normande et l'idéal de l'unité chrétienne, et constamment animé par l'espoir d'un

³¹ *Erat enim prudens et probus, audax et largus, et amabilis omnibus* ; ORDÉRIC VITAL, VII, 5, p. 12 et 14. Ordéric semble se fonder ici sur des sources orales, mais C. Head et J. Shepard évoquent la possibilité qu'il ait pu s'appuyer sur une source obscure et non identifiée : C. HEAD, « Alexios Komnenos and the English », *Byzantion*, 47 (1977), p. 190 et 192, n. 20 ; J. SHEPARD, « The English and Byzantium : A Study of Their Role in the Byzantine Army in the Later XIth Century », *Traditio*, 29 (1973), p. 54-55. Voir également : E. ALBU, *The Normans and Their Histories*, p. 195 ; A. A. VASILIEV, « The Opening Stages of the Anglo-Saxon Immigration to Byzantium in the Eleventh Century », *Annales de l'Institut Kondakov*, 9 (1937), p. 39-70. Guillaume de Malmesbury reconnut également la bienveillance d'Alexis envers les Anglais. ; GUILLAUME DE MALMESBURY, II, 225, p. 412.

³² *Certum est quod ipsa metropolis de imperio Constantinopolitano est...* ; ORDÉRIC VITAL, X, 24, p. 354 ; XIII, 34, p. 506 ; XI, 24, p. 102 ; VII, 5, p. 14 et 16.

³³ Ce titre imaginaire fut proposé par R. P. Wolter en raison de la forte vocation normande de l'ouvrage. ; R. P. HANS WOLTER, *Ordericus Vitalis Ein Beitrag zur Kluniazensischen Geschichtsschreibung*, Wiesbaden, F. Steiner, 1955, p. 141 ; L. MUSSET, « L'horizon géographique, moral et intellectuel d'Ordéric Vital, historien anglo-normand », dans *La chronique et l'histoire au Moyen Âge*, dir. D. POIRON, Paris, 1984, p. 104.

³⁴ Comme le constata T. Asbridge, le conflit entre les Byzantins et les Normands de Sicile sur la question d'Antioche perturba plus que tout autre facteur la cause chrétienne contre les musulmans en Orient, une triste constatation qui n'échappa sans doute pas à Ordéric Vital. ; T. ASBRIDGE, *The Creation of the Principality of Antioch, 1098-1130*, Woodbridge, 2000, p. 94.

³⁵ ORDÉRIC VITAL, XI, 24, p. 102 et 104. Par contraste, voir les versions de l'Anonyme de Fleury et de Foucher de Chartres : ANONYME DE FLEURY, *Narratio Floriacensis de captis Antiocha et Hierosolyma et obsesso Dyrrachio*, dans RHC, Hist. Occ., V, 1895, XIV, p. 361-362 ; FOUCHER DE CHARTRES, *Historia Iherosolimitana*, RHC, Hist. Occ., III, 1866, II, 38, p. 417-418.

dénouement pacifique des conflits entre Latins et Grecs, Ordéric Vital nous offre certainement un ouvrage original pour son temps.

Malgré l'idéal de fraternité chrétienne qui inspirait Ordéric, les dernières années de son récit furent ternies par une reprise des tensions interconfessionnelles. Vers 1137, en effet, l'empereur Jean II porta de nouveau son regard sur Antioche, mettant ainsi fin à la paix relative dont l'Empire byzantin avait jusqu'alors profité avec l'Orient latin. À vrai dire, le traité de Déabolis n'avait jamais résolu le statut contesté d'Antioche, puisque les princes normands de la ville avaient maintenu leur politique autonomiste même après la mort de Bohémond en 1111³⁶. Bien qu'Alexis I^{er} n'ait pas retenté d'imposer son autorité sur la principauté, sauf par l'entremise d'une ambassade ratée en 1111-1112, son fils Jean se décida finalement à régler la question plus tard durant son règne³⁷. Lorsque l'empereur apparut devant les portes d'Antioche en 1137, à la tête d'une imposante armée et avec la volonté formelle de soumettre la principauté, les Latins furent pris au dépourvu. Raymond de Poitiers, qui venait tout juste d'obtenir la principauté en vertu de son mariage avec Constance, fille de Bohémond II, n'était pas en mesure de résister aux Byzantins. Ne voyant donc aucune issue, le prince n'eut d'autre choix que de se présenter au camp des Byzantins pour rendre hommage à l'empereur³⁸. Or, il va de soi qu'une incursion aussi flagrante dans les affaires internes des États latins fut dommageable à la réputation de Jean II, qui avait jusque-là été perçu favorablement par les chroniqueurs occidentaux³⁹. Pour Ordéric, qui professait toujours l'espoir d'une unité chrétienne en Orient, l'offensive de Jean II était certainement fâcheuse, malgré la légitimité de la cause byzantine⁴⁰. Par conséquent, sa description des événements devait trahir un certain désarroi, reflet toujours de la perspective ambivalente de l'auteur à l'endroit des Byzantins.

Selon Ordéric, Raymond de Poitiers n'avait pas prévu l'arrivée de l'armée byzantine à Antioche en 1137. En effet le prince, qui portait alors une assistance militaire au roi de Jérusalem plus au sud, fut contraint de faire marche arrière lorsqu'il apprit que l'armée de l'empereur campait devant les murs de sa capitale. À son retour, cependant, Raymond constata que l'armée impériale bloquait l'accès à la cité, de sorte qu'il lui était impossible de porter secours aux assiégés. Ordéric, soucieux de défendre la réputation des Latins devant l'offensive de Jean, inventa alors une version des événements visant à railler les Byzantins. Face à l'impasse, l'un des hommes du prince proposa une solution fort audacieuse, qu'il formula ainsi :

'Il est assez connu que les Grecs ont beaucoup de prudence, et qu'ils surpassent en éloquence les autres nations ; mais, dans les circonstances difficiles, ils manquent d'audace et de courage. C'est pourquoi, vaillants compagnons d'armes, champions éprouvés, si vous daignez suivre mes avis, prenez vaillamment les armes ; bien armés, marchez en silence

³⁶ T. Asbridge remet par ailleurs en doute la validité même du traité de Déabolis dans les relations subséquentes entre les empereurs byzantins et les princes d'Antioche. ; T. ASBRIDGE, *The Creation of the Principality of Antioch*, p. 99-103.

³⁷ ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. et trad. B. LEIB, Paris, 1946, vol. 3, XIV, ii, 3, p. 147.

³⁸ Pour un compte-rendu plus complet des événements, voir R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States, 1096-1204*, trad. J.-C. MORRIS et J. E. RIDINGS, Oxford, 1993, p. 109-134 ; T. ASBRIDGE, *The Creation of the Principality of Antioch*, p. 101-103 ; M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204*, p. 187-188.

³⁹ Voir plus loin les notes 53 et 54.

⁴⁰ Soucieux de voir se réconcilier les chrétiens occidentaux et orientaux, Ordéric rapportait fidèlement les événements qui laissaient présager un quelconque rapprochement, tel par exemple un projet de mariage entre Jean et la fille de Roger de Salerne en 1118-1119. Bien que ce projet n'ait finalement pas abouti, les événements de 1137 durent paraître encore plus tragiques aux yeux du chroniqueur. ; ORDÉRIC VITAL, XI, 28, p. 128.

jusqu'aux tentes de l'Auguste lui-même, comme si vous faisiez partie des troupes impériales, et traversez les légions grecques. Alors jetez des cris terribles aux oreilles de l'Empereur, et montrez hardiment qui vous êtes⁴¹.

Digne des ruses qui avaient jadis fait la gloire des Normands, l'entreprise de Raymond fut un succès : s'infiltrant dans l'armée byzantine sous le couvert de la nuit, les Latins soulevèrent une grande clameur, qui effraya tant leurs adversaires qu'ils prirent la fuite sur plusieurs milles, abandonnant tout derrière eux. Ainsi, le prince d'Antioche, après avoir amassé un important butin dans le camp des Byzantins, put pénétrer dans sa capitale pour assister les assiégés. De toute évidence, un tel récit n'est que pure légende⁴². Mais pour Ordéric, qui désirait défendre la fierté et le courage des Normands contre les agressions étrangères, la construction d'une « ruse normande » a permis de tourner en dérision la provocation des Byzantins. L'humiliation était d'autant plus cinglante que les Byzantins se livraient régulièrement à de pareilles machinations et qu'ils se seraient apparemment fait prendre ici à leur propre jeu (il suffit par exemple de rappeler le fameux dicton *timeo Danaos et dona ferentes* de l'épopée virgilienne)⁴³. Dans la suite des événements, par ailleurs, Jean se comporta encore de façon médiocre. Fatigué de fuir avec son armée, l'empereur s'arrêta, « confus » et « indigné », et s'informa de la cause de la retraite⁴⁴. Au dire d'Ordéric, Jean ressentit une vive honte en apprenant le subterfuge de Raymond, au point qu'il se résigna ensuite à négocier avec lui. Somme toute, Ordéric se conformait ici aux préjugés de son temps en représentant les Byzantins comme des êtres confus et lâches, voire efféminés. Dans ce cas, par contre, l'auteur anglo-normand s'en prenait directement à celui qui avait mis en péril l'unité chrétienne contre les musulmans en osant attaquer ses frères spirituels plutôt que de concentrer ses ressources contre les ennemis de la foi.

Aspirant néanmoins à une harmonie entre chrétiens, Ordéric adopta ensuite un ton plus conciliateur et termina son récit sur une note positive. Selon le chroniqueur, Jean invita Raymond à une rencontre et lui exposa ses récriminations, à savoir que les princes d'Antioche refusaient toujours de reconnaître les ententes qui avaient été conclues autrefois entre Bohémond et Alexis. À ce reproche, Raymond répliqua que le problème ne le concernait point, puisqu'il tenait la ville de son mariage avec Constance et de l'autorité du roi de Jérusalem, et qu'il ne pouvait par conséquent accéder aux requêtes de l'empereur. Le prince proposa toutefois de soumettre l'affaire au roi, qui seul pouvait trancher le problème. Pour sa part, l'empereur reconnut les obligations féodales de Raymond envers le roi et consentit à se soumettre à son conseil⁴⁵. Or, il nous importe encore une fois de souligner l'invraisemblance de l'épisode,

⁴¹ *Satis notum est quod Greci prudentia pollent, et eloquentia caeteris nationibus eminent, sed in arduis rebus audacia et fortitudine carent. Vnde o probi commilitones et probati athletae, si meis dignamini consiliis adquiescere arma uestra uiriliter sumite, et armati tanquam de turmis imperialibus usque ad ipsius augusti tentorium silenter ite, et Ionias legiones penetrate. Tunc prope imperatoris aures terribiliter exclamate, et qui sitis audacter demonstrate.* ; ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 504 et 506 ; trad. adaptée de l'interprétation de F. GUIZOT, *Histoire de Normandie*, Paris, 1825, vol. 28, p. 502-503.

⁴² M. Chibnall préfère l'explication de Guillaume de Tyr, selon laquelle Raymond pénétra dans Antioche par une porte près de la citadelle, sur le mont Silpius ; M. CHIBNALL, *Ecclesiastical History*, vol. 6, p. 505, n. 2. Voir également R.-J. LILIE, *Byzantium and the Crusader States*, p. 120-121.

⁴³ Au sujet de la rivalité entre les ruses normandes et byzantines, voir E. ALBU, « Bohemond and the Rooster : Byzantines, Normans and the Artful Ruse », dans *Anna Komnene and Her Times*, dir. T. GOUMA-PETERSON, New York, 2000, p. 157-168. Sur l'emploi des ruses normandes comme modèle littéraire, voir E. ALBU, « Predatory Friendship : Evidence from Medieval Norman Histories », *Boston University Studies in Philosophy and Religion*, 15 (1994), p. 115-129.

⁴⁴ *confusus et indignans* ; ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 506.

⁴⁵ ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 506.

une ambassade du prince n'ayant pu se rendre à temps auprès du roi de Jérusalem selon la chronologie des événements⁴⁶. De plus, il est douteux que Jean ait pu accepter de s'en remettre à la décision du roi sur la question plutôt délicate du contrôle d'Antioche. Mais qu'il soit crédible ou non, ce scénario constituait pour Ordéric une issue positive au conflit. En effet, après avoir été informé du problème, la réponse du roi Foulques aux ambassadeurs d'Antioche s'avéra conciliatrice :

'Nous savons tous suffisamment, comme nous l'avons appris depuis longtemps de nos ancêtres, que la ville d'Antioche fait partie de l'Empire de Constantinople, qu'elle a été ravie à l'Empereur par les Turcs pendant quatorze années, que c'est pour lui qu'elle a été conquise ; ce que l'Empereur avance sur les traités de nos prédécesseurs est conforme à la vérité. Devons-nous nier ce qui est vrai et repousser ce qui est juste ? [...] Allez donc, et dites de ma part à votre maître qu'il fasse la paix avec l'Empereur, et que je lui ordonne de recevoir Antioche de celui auquel elle appartient, et de la tenir de lui avec loyauté. En effet, l'Empereur est chrétien ; il jouit d'une grande puissance, il est honoré par les Français. S'il le veut, il peut les servir beaucoup'⁴⁷.

Informés de la volonté du roi de Jérusalem, Jean et Raymond conclurent une paix qui était avantageuse à la fois aux Latins et à tous les chrétiens d'Orient. Il va de soi que le dénouement du conflit était positif pour la cause chrétienne : en devenant le vassal de l'empereur, le prince s'assurait désormais du soutien byzantin aux entreprises des Latins contre les musulmans, dont la puissance croissante menaçait de plus en plus les États chrétiens. L'issue de la querelle était également favorable à la réputation de Jean en Occident : en ayant accepté la médiation et reconnu les obligations féodales de Raymond envers Foulques, l'empereur s'était de nouveau comporté comme un « bon chrétien » et fut finalement récompensé en se voyant restituer l'autorité légitime de ses ancêtres sur la ville d'Antioche. L'épisode, à vrai dire, ne pouvait mieux refléter la vision œcuménique du chroniqueur anglo-normand, soucieux de voir triompher l'unité des chrétiens contre les ennemis de la foi.

À bien des égards, cette réconciliation entre Latins et Grecs constitue un point culminant de l'*Histoire ecclésiastique* d'Ordéric Vital. Écrit durant les dernières années de la vie de l'auteur, au plus tard en 1141, l'épisode signalait l'aboutissement heureux d'un litige qui persistait depuis plusieurs années. Convaincu que la volonté de Dieu s'était enfin réalisée, Ordéric écrivit :

C'est ainsi que cette guerre, qui avait pernicieusement duré pendant près de quarante ans, et qui, suscitée et continuée par les Bohémond et leurs successeurs contre Alexis, avait occasionné à d'innombrables milliers d'hommes la captivité, la mort même, et beaucoup de dommages, cessa présentement, par la faveur de Dieu, sous l'empereur Jean et le duc Raymond de Poitiers, à la satisfaction réciproque des deux parties⁴⁸.

⁴⁶ Voir à ce sujet F. CHALANDON, *Jean II Comnène, 1118-1143*, New York, 1912, p. 133, de même que M. CHIBNALL, *Ecclesiastical History*, vol. 6, p. 506-507, n. 1.

⁴⁷ 'Omnes satis nouimus, ut a maioribus iam dudum didicimus, Antiocham de imperio Constantinopolitano esse, et a Turcis quattuordecim dumtaxat annis Augusto subtractam sibi subactam fuisse, et reliqua quae imperator asserit de antecessorum pactis nostrorum uera esse. Num debemus ueritatem abnegare, et rectitudini resistere ? [...] ite, dominoque uestro ex mea parte dicite, ut pacem cum imperatore faciat, meoque iussu ab ipso cuius iuris est urbem recipiat, et legaliter teneat. Christianus enim est imperator magnaue potentiae, et a Francis honoratus si uult admodum ualet illos adiuuare.' ; ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 506 et 508 ; trad. adaptée de l'interprétation de F. GUIZOT, *Histoire de Normandie*, p. 504-505.

⁴⁸ Haec itaque guerra quae per annos ferme xl damnose perdurauit, et per Buamundos eorumque successores contra Alexium orta et actitata innumeris milibus uincula perniciemque et multa detrimenta contulit fauente Deo nunc sub principibus Iohanne Augusto et Raimundo Pictauesi multis utriusque partis gaudentibus cessauit. ; ORDÉRIC VITAL, XIII, 34, p. 508 ; trad. adaptée de l'interprétation de F. GUIZOT, *Histoire de Normandie*, p. 505-506.

Puisque Ordéric ne connut pas la suite des événements, son témoignage est vraisemblablement le reflet des espoirs de réconciliation et de coopération entre chrétiens qui prévalaient chez certains chroniqueurs latins à ce moment précis du XII^e siècle. Aux yeux de l'auteur anglo-normand, en effet, l'antagonisme entre Latins et Grecs semblait en partie dénoué, mettant un point final à l'un des thèmes majeurs de son récit. Ordéric ajouta néanmoins quelques chapitres à son histoire universelle, afin de conclure son histoire générale des Normands, et termina son récit sur une note personnelle. Mais il nous importe malgré tout de constater que l'auteur considérait comme opportun de compléter l'un de ses derniers chapitres par une note qui laissait présager l'espoir d'une harmonie entre chrétiens occidentaux et orientaux pour les années à venir ; une coopération, en fait, qui promettait même un jour de venir à bout des ennemis de la foi chrétienne. Pour Ordéric, l'unité chrétienne primait par-dessus tout : malgré leurs fautes, les Byzantins étaient à la fin des chrétiens et rien ne pouvait faire obstacle à la volonté divine d'une chrétienté unie⁴⁹. Somme toute, l'*Historia Ecclesiastica* propose vers 1141 une interprétation des relations gréco-latines qui éclipsent certainement les témoignages plus défaitistes écrits au lendemain de la deuxième croisade.

La suite des événements, par contre, aurait sans doute même ébranlé l'optimisme d'Ordéric Vital : déjà en 1142, les relations entre l'Empire byzantin et l'Orient latin furent de nouveau mises à l'épreuve, au grand désarroi de tous les chrétiens. Curieusement, Ordéric avait laissé dans son manuscrit autographe un espace vide d'environ six lignes à la fin du chapitre sur l'épisode d'Antioche, prévoyant sans doute un jour d'ajouter des commentaires selon la suite des événements⁵⁰. Mais l'auteur mourut vraisemblablement avant de voir la fragile unité des chrétiens s'écrouler. Malgré tout, Ordéric ne mentionne rien des problèmes qui s'annonçaient déjà en 1137 : en dépit de l'hommage rendu à Jean II, l'auteur néglige en effet de rapporter que Raymond de Poitiers remplit à contrecœur ses obligations vassaliques envers l'empereur et qu'il déjoua même, au moyen d'une ruse, les tentatives de ce dernier d'accéder à Antioche après une campagne militaire avortée contre la ville de Shaizar (Césarée)⁵¹. Confronté à l'insubordination des Latins, Jean intenta donc une nouvelle expédition contre Antioche en 1142, en exigeant cette fois que la ville et la citadelle lui soient inconditionnellement rendues. La réputation de l'empereur, il va de soi, souffrit encore une fois de cette deuxième offensive contre l'Orient latin. Mais désormais mieux disposés à résister aux Byzantins, Raymond et les nobles de la principauté rejetèrent les demandes de l'empereur. Cette rebuffade aurait sans doute dégénéré en conflit armé si Jean n'avait pas tragiquement succombé à un accident de chasse, alors qu'il hivernait avec son armée en Cilicie en 1143. Malgré cet événement fortuit, la menace byzantine n'était pas pour autant écartée : le nouvel empereur, Manuel I^{er} Comnène, se consacra dès le début de son règne à maintenir les acquisitions de son père au Proche-Orient et dépêcha rapidement une armée à Antioche pour imposer son autorité. À la suite d'une vaine résistance, les troupes de Raymond de Poitiers

⁴⁹ ORDÉRIC VITAL, IX, 6, p. 48 ; X, 12, p. 274-276.

⁵⁰ M. CHIBNALL, *Ecclesiastical History*, vol. 6, p. 508, n. 2. En laissant un tel espace vide, il est difficile de dire si Ordéric se méfiait des événements à venir, de sorte qu'il se réservât le droit d'amender sa conclusion au besoin ; mais il s'agit là de spéculation, puisque l'attitude de l'auteur ne trahit pas une telle intention au moment où il écrivit ses dernières lignes.

⁵¹ En effet, quelques années plus tard, le chroniqueur Guillaume de Tyr reprocha à Raymond de Poitiers et au comte d'Édesse, Jocelin de Courtenay, de s'être comportés indignement lors du siège de Shaizar et d'avoir manqué d'assister convenablement leur suzerain, Jean. Au retour de l'expédition ratée, Guillaume de Tyr fit également mention d'une ruse de la part de Raymond et de Jocelin pour débarrasser Antioche des troupes byzantines, malgré leurs obligations vassaliques en ce sens. ; GUILLAUME DE TYR, *Willelmi Tyrensis Archiepiscopi Chronicon*, éd. R. H. B. C. HUYGENS, Turnhout, 1986, XV, 1-4, p. 674-680

furent mises en déroute par les forces impériales, ce qui permit à la flotte byzantine de ravager librement les côtes de la principauté. Enfin, la prise d'Édesse par Zengî en décembre 1144 aggrava la précarité de la principauté à un point tel que toute résistance aux Byzantins était devenue impossible. Ayant désormais besoin d'un appui byzantin contre la montée en puissance des musulmans, Raymond fut contraint d'aller à Constantinople pour rendre hommage à Manuel, bien que cette fois-ci en tant que suppliant⁵². Or, s'il avait été vivant, Ordéric aurait certainement constaté avec regret le piètre état de la fraternité chrétienne quelques années seulement après l'entente de 1137.

Bien que ces incidents ne semblent pas avoir directement influencé les décisions des organisateurs de la deuxième croisade, les chroniqueurs qui écrivirent après Ordéric s'inspirèrent néanmoins des événements d'Antioche pour dresser un bilan défavorable du règne de Jean II et, par extension, des relations entre Latins et Grecs pendant la première moitié du XII^e siècle. Otton de Freising, entre autres, reprocha à l'empereur d'avoir mis la principauté d'Antioche à feu et à sang en 1142, un geste somme toute démesuré malgré la trahison de Raymond de Poitiers à son endroit. Toutefois, le chroniqueur allemand s'indigna surtout du sort cruel que Jean réserva aux nombreux ermites de la principauté qui osèrent lui résister, l'empereur ayant fait fi du fait qu'ils étaient chrétiens et voués au service de Dieu. Dès lors, Otton considérait que Jean ne pouvait plus bénéficier du surnom de *Kalo*, puisque ses actions ignobles ne reflétaient en rien la réputation bienveillante qu'on lui avait attribuée autrefois. Aux yeux de l'auteur, cette déchéance se vérifiait parfaitement par la misérable façon dont l'empereur trouva la mort en 1143, après s'être banalement blessé avec une flèche empoisonnée lors d'une expédition de chasse⁵³. Sur ce point, le chroniqueur français Odon de Deuil se fit l'écho d'Otton et porta un jugement encore plus sévère contre Jean :

Ayant expulsé les évêques catholiques des villes, [Jean] leur substitua des hérétiques, et alla de là assiéger Antioche. Tandis qu'il eût dû prendre avec lui des troupes de Chrétiens, pour rejeter plus loin les Païens, il s'appuya sur le secours de ceux-ci pour exterminer les Chrétiens. Mais Dieu, qui connaissait ces choses, Dieu, juge et vengeur, voulut que cet empereur se blessât lui-même d'une flèche empoisonnée, et qu'une petite blessure mît un terme à son indigne vie⁵⁴.

Ce commentaire illustre bien l'hostilité qu'Odon de Deuil vouait aux Byzantins et à leur empereur au lendemain de la deuxième croisade, au point même de voir la fin tragique de Jean II comme le résultat d'une punition divine pour l'ensemble de ses crimes contre les Latins. À première vue, nous sommes portés à voir dans de pareils témoignages le point culminant d'une détérioration progressive des relations gréco-latines durant les décennies qui suivirent la première croisade, et cela jusqu'à la veille de la deuxième

⁵² Pour un résumé des événements, voir M. ANGOLD, *The Byzantine Empire 1025-1204*, p. 187-192.

⁵³ *Ille autem eo quod a principe delusus esset, civitati quidem pepercit, sed totam ferro flammaque depascens provinciam, heremitas quoque, quorum grandis ibi copia est, de cellulis suis eductos, non kalo, id est boni Iohannis officium agens, crudelissime tractavit.* ; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, VII, 28, p. 263. Il convient de préciser qu'Otton, malgré ce commentaire cinglant à l'endroit de Jean II vers 1146, s'abstint de faire de pareils commentaires envers Manuel I^{er} dans ses *Gesta Friderici* quelques années après la deuxième croisade. À ce sujet, voir G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », p. 273.

⁵⁴ *Expulsisque catholicis episcopis urbium et hereticis substitutis, obsedit Antiochiam. Cumque deberet sumptis Christianorum copiis, paganorum viciniam propulsare, illorum auxilio nisus est Christianos exterminare. Deus autem, horum cognitor, iudex et vindex, voluit ut ipse sibi toxicatam sagittam infligeret, et modico vulnere vitam indignam finiret.* ; ODON DE DEUIL, *La croisade de Louis VII, roi de France*, éd. H. WAQUET, Paris, 1949, IV, p. 47 ; trad. adaptée de l'interprétation de F. GUIZOT, *Histoire de la croisade de Louis VII*, Paris, 1825, vol. 24, p. 326.

croisade. Ce triste bilan expliquerait de surcroît les tensions entre chrétiens pendant cette croisade et le piètre état de la fraternité chrétienne au lendemain de celle-ci. Notre étude nous a toutefois permis de revoir cette interprétation. En effet, il nous a été possible de constater que de telles diatribes sont bien souvent exceptionnelles et qu'elles reflètent sans doute la volonté de certains auteurs occidentaux d'accuser les Byzantins en leur imputant l'échec de la fraternité chrétienne au moment de la deuxième croisade. Dans cette mesure, notre analyse s'ajoute aux études récentes qui rejettent l'idée d'un sentiment anti-byzantin généralisé au milieu du XI^e siècle : les accusations d'Odon de Deuil, à vrai dire, représentaient l'opinion d'une minorité à l'époque, et non pas celle de l'ensemble de la chrétienté occidentale⁵⁵. Or, selon le témoignage d'Ordéric Vital, cette interprétation plus nuancée des relations entre chrétiens occidentaux et orientaux s'avère également vraie pour les années qui précèdent la croisade, notamment avant 1141. L'idée d'une rancune latente et unanime contre les Byzantins entre les première et deuxième croisades doit par conséquent être nuancée : en dépit des problèmes à Antioche et des autres conflits sporadiques entre Latins et Grecs, l'idéal de la fraternité chrétienne animait toujours certains auteurs occidentaux de l'époque, soucieux de voir un jour une unité durable contre l'infidèle musulman. D'ailleurs, ce constat ne se limite pas au cadre fixé par cette étude, mais s'étend également à la deuxième moitié du XI^e siècle : une génération après la deuxième croisade, par exemple, le fameux chroniqueur Guillaume de Tyr vantait toujours les mérites de la fraternité chrétienne en parlant de Manuel I^{er} Comnène, qui fut au bout du compte l'un des grands bienfaiteurs de l'Orient latin et certainement l'empereur byzantin le plus admiré de ses contemporains occidentaux⁵⁶. À l'évidence, notre compréhension des rapports entre Latins et Grecs pendant les croisades gagne à prendre en considération les impressions plus nuancées de chroniqueurs pourtant connus, mais dont le témoignage a trop souvent été insuffisamment pris compte par l'historiographie moderne.

⁵⁵ L'image généralement clémente des Byzantins dans les *Gesta Friderici* d'Otton de Freising nous demande notamment de revoir l'idée d'une hostilité uniforme à l'endroit des Byzantins au lendemain de la deuxième croisade. Pour une analyse plus approfondie de la question, voir G. CONSTABLE, « The Second Crusade as Seen by Contemporaries », p. 213-279.

⁵⁶ Sur l'image de Manuel I^{er} chez Guillaume de Tyr, voir entre autres B. HAMILTON, « William of Tyre and the Byzantine Empire », dans *Porphyrogenita : Essays and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, dir. C. DENDRINOSet alii, Aldershot, 2003, p. 219-233.